
TONIE BEHAR

ON N'EMPÊCHE PAS
UNE ÉTOILE DE
BRILLER

ROMAN



CHARLESTON

TONIE BEHAR

ON N'EMPÊCHE PAS UNE ÉTOILE DE BRILLER

Paris, 2021

Une femme mystérieuse et charismatique, coiffée d'un large chapeau, son regard clair caché par de grandes lunettes de soleil, sonne chez Max Dahan au 19 bis, boulevard Montmartre. Cette inconnue, c'est Sacha Volcan, que Max a passionnément aimée. Ils se sont connus dans les années 1960, au temps du Golf Drouot et du rock'n'roll. Elle était dactylo, lui garçon de courses, et tous deux rêvaient d'Amérique et de musique. Complices, amants ou ennemis, leur histoire a traversé le temps et les continents. Chacun a fait des choix pour rester fidèle à lui-même. Alors pourquoi Sacha est-elle revenue en ce beau matin de juillet ?

Des grands boulevards parisiens à Hollywood Boulevard, des pavés de Mai 68 aux plages de Malibu, des hippies de San Francisco aux branchés des Bains-Douches, l'histoire émouvante et mouvementée d'un couple qui a fait le pari d'écrire ses propres règles du jeu... mais jusqu'où ?

« VOUS NE DORMIREZ PAS, CAR MAX ET SACHA
VONT VOUS EN EMPÊCHER ! »

Lydie Zannini, librairie du Théâtre

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Couverture : Studio Piaude

Images : © Murat Deniz /

iStockPhotos et © Vadym Shapran /
Shutterstock

ISBN : 978-2-36812-814-5



9 782368 128145




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Ce roman a un petit côté *La La Land* qui m'a beaucoup plu. Sacha est une jeune femme pleine de rêves et d'ambition, qui devra faire le choix entre briller ou aimer. J'ai été complètement emportée par ce texte qui me restera en mémoire pendant longtemps. »
Laura, de @laurasreadings

« Coup de cœur pour cette incroyable histoire d'amour, qui a su traverser les années, les difficultés et les océans. La jolie plume de Tonie Behar nous fait voyager de Paris à Malibu, traverser les âges, rencontrer les légendes hollywoodiennes et hippies, mais surtout vivre au rythme de Max et Sacha, auxquels on s'attache passionnément. »
Sophie, de @ducafeetdeslivres

« Ce livre m'a profondément bouleversée, ce fut pour moi une explosion de sentiments. Tonie Behar nous livre un bijou d'une grande sensibilité. Elle joue finement avec la temporalité du livre : les différentes époques s'emmêlent et cela donne beaucoup de rythme au roman. Un roman d'une virtuosité exceptionnelle, révélatrice du talent de son autrice. »
Candice, de @madame.bovarysme

« Quelle belle lecture ! J'ai été transportée auprès de Max et Sacha et j'ai aimé suivre leur(s) histoire(s). L'écriture de l'autrice est immersive, nous permettant une plongée totale dans l'ambiance du roman. »
Louise, de @livresse_delire_delivre

« C'est une magnifique histoire d'amitié et d'amour, pleine de rebondissements, que Tonie Behar nous offre avec sa jolie plume si entraînante. Il est très difficile de poser le livre et de quitter Sacha et Max une fois qu'on les a rencontrés. »
Manon, de @manonlitaussi

« On ne peut que savourer cette jolie histoire pleine de douceur, d'espoir et d'amour où la magie de Hollywood n'est jamais loin. »
Léa, de @leatouchbook

« Une pépite ! Ce roman, hommage aux comédies romantiques, apporte beaucoup de fraîcheur et d'originalité à ce genre de littérature. Le roman m'a tenue en haleine du début à la fin, le rythme est très bien maîtrisé et l'écriture fluide. »

Clélia, de @cherlecteurvirgule

« J'ai aimé la plume sensible de Tonie, j'ai aimé le rythme du récit, j'ai aimé ces personnages écorchés... Cette histoire d'amour à la fois impossible et inconditionnelle m'a beaucoup touchée. »

Pascale, de @entredeuxpages

« S'il fallait une représentante des droits des femmes et de l'émanicipation de la femme, le personnage de Sacha Volcan en serait la meilleure représentante. On sillonne entre les États-Unis et Paris, on rêve de paillettes, de plateaux télé, de tapis rouges... »

Cindy, de @_enlivresque_

« Quel plaisir de retrouver cette autrice ! J'adore la plume de Tonie Behar qui donne vie à des personnages inspirants, fougueux et pétris de réalisme. De Paris à San Francisco, un roman rock entre progrès, liberté et espoir pour l'avenir ! »

Camille, de @leschamoureux

« Je découvre l'écriture de Tonie avec ce roman et j'ai adoré ! J'ai aimé suivre le parcours de ces personnages, qui m'ont sincèrement touchée. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« J'ai bien aimé le dilemme principal qui était imposé à Sacha : le choix entre briller ou aimer. J'ai beaucoup aimé la fin, que j'ai trouvée très touchante. »

Émilie, de @leslivresdemilie

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

ON N'EMPÊCHE PAS
UNE ÉTOILE DE BRILLER

De la même autrice

Romans

Saga Grands boulevards

Grands boulevards, Jean-Claude Lattès, 2013

Si tu m'oublies, Charleston, 2019

La Chanson du Rayon de lune, Charleston, 2021

Romans indépendants

En scène, les audacieuses !, Michel Lafon, 2011

Coups bas et talons hauts, Jean-Claude Lattès, 2008

La Sieste (c'est ce qu'elle fait de mieux), Atelier de presse, 2007 et Jean-Claude Lattès, 2015 (format ebook)

Nouvelles

Petits réveillons entre amis, avec la #TeamRomCom, Charleston, 2021

Noël Actually, avec la #TeamRomCom, Charleston, 2020

Noël et préjugés, avec la #TeamRomCom, Charleston, 2019

Y aura-t-il trop de neige à Noël ?, avec la #TeamRomCom, Charleston, 2017

Document

Le rap est la musique préférée des Français,
avec Laurent Bouneau et Fif Tobossi, DonQuichotte, 2014

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2022

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-814-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Tonie Behar

ON N'EMPÊCHE
PAS UNE ÉTOILE
DE BRILLER

Roman



*À Perla,
Ma mère, mon trésor*

*« L'absence diminue les médiocres passions
et augmente les grandes,
Comme le vent éteint les bougies et allume le feu. »*
François de La Rochefoucauld

*« La femme pouvant être mère, on en a déduit
qu'elle devait l'être et ne trouver son bonheur
que dans la maternité. »*
Élisabeth Badinter

SACHA

Vendredi 9 juillet 2021, 11 h 02

AU QUATRIÈME ÉTAGE, la sonnette carillonna mais personne n'ouvrit la porte. Dehors, les grands boulevards frémissaient sous un soleil matinal voilé par quelques nuages. Au troisième, Doria préparait sa valise en chantonnant. Demain elle verrait la mer ! Ils partaient en vacances ! Pour une fois, elle avait pris une journée supplémentaire afin de tout préparer sans stresser ni courir, et se sentait très organisée. Elle ajouta deux shorts en jean et plusieurs tuniques de plage au magma de ses affaires à emporter. De l'autre côté du lit, son mari Léo s'occupait de son propre bagage. Elle admira l'efficacité avec laquelle il rangeait ses polos, ses bermudas, ses maillots, en piles parfaites et bien repassées. Comme toujours lorsqu'il était concentré sur une tâche, son visage affichait un air sérieux et appliqué. Son attention était focalisée au maximum sur l'action qu'il était en train d'accomplir. Une mèche rebelle lui tomba sur le front. Il souffla dessus pour la relever. Ses yeux bleus s'emplirent de soleil quand ils croisèrent le regard de Doria. Une bouffée d'amour la submergea. Cela ferait bientôt dix ans que Léo la faisait fondre. Avec son sérieux à lui et sa folie à elle, ils s'étaient

construit une bulle à eux. Elle s'approcha et posa la tête contre sa poitrine, juste au niveau des battements de son cœur, son bruit préféré au monde avec celui du babilage de son fils Elias, âgé de cinq ans. Justement, celui-ci pénétra dans la chambre de ses parents, une paire de bottes en caoutchouc à la main.

— On les prend s'il pleut au soleil ? À quelle heure il arrive, Max ? demanda-t-il enchaînant comme à son habitude les questions sans rapport les unes avec les autres.

— Tu as raison, on n'est jamais trop prudent, répondit Léo en lui prenant les bottes des mains.

— Ton grand-père viendra te chercher à l'heure du déjeuner, et ensuite vous irez à la fête foraine des Tuileries, ajouta Doria.

— C'est dans longtemps ? Je peux avoir un coca ?

— Pas de coca, mais un verre d'eau si tu veux.

En se dirigeant vers la cuisine, Doria entendit des coups de sonnette insistants provenir de l'étage supérieur. Quelqu'un sonnait chez son père, Max, mais celui-ci était absent pour la matinée. Pendant que son fils se désaltérait, Doria tendit l'oreille. La personne s'acharnait sans se lasser, alors qu'il devenait évident qu'on ne viendrait pas lui ouvrir.

— Dis donc, c'est quoi ce boucan ? demanda Elias en se bouchant les oreilles.

— J'aimerais bien le savoir...

Doria avait beaucoup de qualités. Elle était loyale, drôle, empathique, créative, pleine de fantaisie et toujours partante pour faire la fête. Elle était également dotée d'une curiosité dévorante qui pouvait en agacer certains. Tout ce qui concernait ses amis, ses collègues et ses voisins l'intéressait passionnément. Et plus encore quand le voisin en question était son père. N'y tenant plus, elle ouvrit la porte et grimpa les marches qui menaient au quatrième étage. Sur le palier, elle découvrit une femme coiffée d'un chapeau de paille à larges bords, le regard dissimulé par d'immenses lunettes de soleil.

— Bonjour, mon père n'est pas là. Je peux vous renseigner ?

L'inconnue se retourna pour la dévisager. Quelque chose dans son attitude parut familier à Doria, sans qu'elle puisse en être certaine.

— On se connaît ?

Un sourire malicieux étira les lèvres carmin de la femme.

— Vous ne me connaissez pas, mais moi, je sais qui vous êtes ! Vous devez être Doria. J'ai très bien connu la première du nom : madame Mère. Vous lui ressemblez beaucoup. En plus... ébouriffée.

Doria porta la main à sa chevelure vaguement maintenue par une pince sur le sommet de son crâne.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, estomaquée.

Son cœur s'était mis à battre tambour. Sa grand-mère inconnue était un mystère, une source de regrets et de frustrations.

— Une amie de Max.

— Il n'est pas là. Voulez-vous que je lui laisse un message ?

— À vrai dire, je préfère attendre. Vous savez s'il en a pour longtemps ?

Doria examina l'inconnue de pied en cap. Elle portait des vêtements d'été sobres mais coûteux et dégageait un magnétisme indéniable, comme si l'air crépitait autour d'elle.

— Il ne devrait pas tarder, s'entendit-elle répondre.

— Dans ce cas, autant patienter confortablement chez Max. Vous avez la clé ?

Une alarme de type sirène de pompiers se mit à hurler dans le cerveau de Doria. Ce que demandait cette inconnue était absolument et définitivement hors de question. Pourtant, la petite voix douce de la curiosité murmurait à son oreille qu'il serait délicieux d'en savoir plus sur les rapports de Max avec cette mystérieuse chapeauté. Était-elle une de ses ex ? Elle savait que Max avait eu de nombreuses aventures, mais il restait toujours très discret sur son passé amoureux. D'un autre côté, si elle

laidait cette femme entrer, elle se ferait peut-être égorger et dépouiller à peine le seuil franchi. Doria avait l'imagination hyperactive.

Voyant son hésitation, l'inconnue recula d'un pas, comme pour lui indiquer qu'elle n'empîterait pas sur son territoire sans son accord. D'un grand geste lent, sous le regard médusé de Doria, elle ôta son chapeau, puis une perruque brune qu'elle laissa tomber sur le sol, laissant apparaître une épaisse chevelure de neige aux reflets d'or qui se répandit sagement sur ses épaules. Toujours très calmement, elle retira ses lunettes de soleil, révélant des yeux très clairs, entre bleu et vert, un regard d'aigue-marine sous des sourcils en accent circonflexe. C'était à peine croyable ! Devant Doria se tenait une authentique star américaine, une véritable légende. Sacha Volcan en chair et en os ! Son visage architecturé par des pommettes haut placées était harmonieux et souriant, et son fameux regard pouvait tour à tour sembler malicieux ou autoritaire. Elle était belle, d'une beauté patinée par les ans, mais soigneusement entretenue. D'après ce que Doria avait lu dans les journaux, elle devait avoir à peu près l'âge de Max...

— Vous ne risquez rien avec moi. Si je vous embête, vous n'aurez qu'à appeler la presse. Ils seront là en dix minutes.

— J'imagine...

— Évidemment, ça m'arrangerait que vous vous absteniez.

— Euh... oui, bien sûr.

Doria brûlait maintenant de curiosité. Max connaissait Sacha Volcan ! Il était même son ami, et ne lui en avait jamais rien dit. Cette femme aurait été assez intime avec lui pour avoir rencontré sa mère ! Comme était-ce possible ? Elle devait impérativement en savoir plus. Oubliant toute précaution, Doria fit entrer la célèbre inconnue chez Max. Celle-ci regardait attentivement autour d'elle, sans faire de commentaire.

— Vous voulez un café ?

— Je préférerais quelque chose de plus fort, si possible. De la vodka serait merveilleux.

Doria ne lui fit pas remarquer qu'il n'était que 11 heures du matin. Au contraire, elle fila dans la cuisine et remplit un verre bien tassé de Zubrowska à l'herbe de bison que son père gardait toujours au congélateur, en se disant que cela pourrait délier la langue de la star assise dans le salon.

L'inconnue but une gorgée d'alcool givré et consulta sa montre.

— Je peux appeler mon père pour lui dire de se dépêcher, proposa Doria.

— Surtout pas ! Inutile de le presser. Je vais l'attendre tranquillement.

Sacha Volcan s'enfonça dans le canapé Art Déco comme si c'était la chose la plus naturelle du monde.

— Mais vous avez peut-être des choses à faire ? Je ne veux pas vous retenir.

Doria réfléchit. Si elle voulait des informations sur la relation de Max avec la star, c'était le moment ou jamais. Elle aurait dû être en train de terminer sa valise et effectuer ses achats de dernière minute. Au lieu de ça, elle se cala dans le fauteuil préféré de Max et planta son regard dans celui de cette femme qui se prétendait son amie.

— Racontez-moi. Comment avez-vous connu mon père ?

Sacha Volcan sourit.

— C'était en 1966 au Café d'Angleterre, juste sous le Golf-Drouot...

Toutes les jeunes filles modernes se rêvaient en secrétaire

Vendredi 30 septembre 1966

L'ÉCOLE FRANÇAISE DES SECRÉTAIRES se situait au fond de la cour du 19 bis boulevard Montmartre, un vieil immeuble haussmannien des grands boulevards. Les salles de classe se tenaient au rez-de-chaussée, l'administratif à l'entresol. Mme Meunier, directrice de cet établissement réputé pour former les secrétaires les plus appréciées de Paris, déambulait majestueusement entre les bureaux à caisson de bois sur lesquels étaient posées des machines à écrire portables, les plus légères du marché.

Alexandra consulta la fine montre Lip qu'elle portait au poignet. Il lui restait à peine dix minutes avant la fin de l'épreuve de vitesse. Ses doigts crispés lui faisaient mal. Autour d'elle, trente filles âgées de seize à dix-huit ans tapaient à la machine comme si leur vie en dépendait, ce qui, au fond, était l'exacte vérité. Au bout de cette dernière année d'études se profilait le CAP de sténodactylographie,

avec à la clef un métier, un salaire, l'indépendance ! Toutes les jeunes filles modernes se rêvaient en secrétaire. La voix de Mme Meunier s'éleva dans le fracas des machines à écrire.

— On se dépêche, mesdemoiselles, je ramasse vos copies dans cinq minutes.

Dans un sursaut, Alexandra trouva l'énergie de terminer les dernières lignes du texte rébarbatif qu'elle devait taper en trois exemplaires nets et sans bavures : « ... en conséquence de la conjoncture économique favorable de l'année 1965, nous pouvons prévoir une forte croissance en 1966. »

Elle fit glisser le chariot dans un tintement mécanique, arracha les feuilles et le papier carbone, et vérifia que les copies n'avaient ni pli, ni traînées noirâtres (son cauchemar).

— Mademoiselle Volkowski, articula la directrice en tendant la main.

Alexandra lui remit son travail avec un sourire poli, élément indispensable à l'obtention d'une bonne note.

— Mesdemoiselles, vous pouvez sortir calmement. Et n'oubliez pas notre devise. Une bonne secrétaire doit être : efficace, souriante, propre, modeste et sobrement vêtue. Rien ne doit ralentir sa production. Pas de long collier, pas de bague, pas d'ongles trop longs ni de vernis à ongles. Et pas de minijupe ! À demain.

Les élèves se levèrent dans un brouhaha de voix aiguës, grincements de chaises, claquements de talons. Pour aujourd'hui, l'école était finie.

Dans la cour de l'immeuble, Alexandra retrouva Bertrand Jouve. Le jeune homme, blond et bien peigné, était son flirt du moment. Trois mois plus tôt, il l'avait abordée à la sortie des cours. Sa copine Martine l'avait poussée du coude.

— Tiens, voilà encore ton amoureux qui n'arrête pas de te regarder.

— Arrête, tu dis des bêtises !

Il s'était approché en murmurant « Mesdemoiselles, vous êtes ravissantes » et les avait invitées à boire un lait fraise à la Petite Pinte, un café-charbon sale à souhait qui se tenait à droite en sortant sur le boulevard Montmartre. Elles avaient pouffé de rire avant d'accepter. Depuis, Alexandra et Bertrand se fréquentaient. Toujours élégant avec ses vestons bien coupés et ses cravates étroites, Bertrand portait les cheveux courts et la raie sur le côté des garçons bien élevés. Étudiant en droit, il se préparait à la profession d'avocat. C'était une tradition familiale : les Jouve étaient avocats de père en fils depuis 1850, lui avait-il expliqué. Le cabinet « Beaulieu, Jouve et associés » se situait dans l'immeuble, au quatrième étage de l'escalier A. C'était ainsi que Bertrand, bourgeois des beaux quartiers, avait repéré Alexandra, apprentie dactylo : en l'observant par la fenêtre qui donnait sur la cour. Même s'il ne lui plaisait qu'à moitié, elle ne pouvait s'empêcher d'être flattée de l'intérêt qu'il lui portait.

Quand elle arriva à sa hauteur, il passa un bras autour de sa taille et planta un baiser sur sa joue.

— Es-tu heureuse d'aller au cinéma ?

— Oui, très.

Ils avaient rendez-vous au Café d'Angleterre avec des copains de Bertrand pour aller voir au Grand Rex *Et pour quelques dollars de plus* avec Clint Eastwood, qui sortait le jour même.

— Attendez-moi ! lança Martine en courant pour les rejoindre.

— Pierrot a rencontré des types très amusants au Golf-Drouot vendredi dernier et les a invités à se joindre à nous. J'espère que cela ne vous dérange pas.

2

Un grand sourire heureux, éblouissant comme un soleil

LES TYPES AMUSANTS EN QUESTION étaient des gars de la bande du square Louvois, des anciens blousons noirs à la réputation de mauvais garçons, bagarreurs et bruyants. Ils portaient les cheveux longs et des blousons courts, des chemises bariolées, des gros ceinturons à boucle carrée. Alexandra les avait souvent croisés dans le quartier sans jamais leur parler et les admirait en secret. Aujourd'hui, ils étaient attablés à la terrasse du Café d'Angleterre devant des Cacolac. Leur allure décontractée tranchait avec les manières plus guindées des garçons et filles qui les accompagnaient. Elle vit Bertrand faire la grimace. Pour un minet des beaux quartiers comme lui, ces quasi-voyous des boulevards étaient infréquentables. Pierre, le meilleur ami de Bertrand, bondit de sa chaise pour faire les présentations.

— Salut les copains. Je vous présente Gérard, Maurice, Joseph et Max.

— Mes amis m'appellent Gégé.

— Et les miens, Joe. Ça fait américain.

Le garçon qui venait de parler avait des cheveux noirs et frisés et un visage ouvert, éminemment sympathique. Quelques mots à peine avaient suffi à révéler son accent pied-noir aux intonations chaleureuses. Depuis 62, on voyait beaucoup de rapatriés d'Algérie dans le quartier. Celui qui se faisait appeler Gégé avait les cheveux roux et le regard orageux. Sa mâchoire effilée comme un couteau lui donnait l'air dangereux. Quant au dénommé Maurice, il était d'une beauté spectaculaire, le teint pâle et des yeux bleus mélancoliques derrière des lunettes à monture d'écaille. Mais ce fut Max qui captiva l'attention d'Alexandra. Ses cheveux bruns s'égaillaient en longues mèches indisciplinées et brillantes. Son regard de velours noir pétillait d'une gaieté contenue qui donnait envie de s'amuser avec lui. Nonchalamment assis, un bras posé sur le dossier de la chaise et une cheville sur le genou inverse, il fumait une cigarette américaine, tenant le filtre entre le pouce et l'index. Il la regarda attentivement, souffla la fumée entre ses lèvres mi-closes et lui sourit. Un grand sourire heureux, éblouissant comme un soleil, qui lui chauffa brusquement le cœur et lui brûla les joues.

— Salut, je suis Alexandra, fit-elle en voyant que Bertrand rechignait à leur adresser la parole.

— Bonjour, marmonna Bertrand.

— On parlait musique, les informa Pierre. Le dernier trente-trois tours des Who est épatant.

Bertrand et ses amis étaient férus des nouveaux groupes anglais aux sonorités acidulées, The Beatles, The Birds, The Who qui, à les entendre, avaient détrôné Elvis, Bill Haley et Jerry Lee Lewis et toutes les idoles américaines. Alexandra, elle, préférait le rock'n'roll, le vrai, celui qui venait des États-Unis. Elle jouait même de la batterie dans la cave de son immeuble rue Le Peletier.

— Oui, il est bath. Mais pour moi, personne n'égalera jamais Chuck Berry, déclara Max.

Sa voix était profonde et douce à la fois, un mélange détonnant comme le whisky-coca qu'elle avait goûté à la surprise party de Martine.

— Laissez-moi rire, le rhythm and blues, c'est démodé ! grinça Bertrand.

— C'est ce que disent les snobs qui n'y connaissent rien ! Mais n'oubliez pas que même les Beatles ont chanté « Roll Over Beethoven » ! répondit Max.

— Je m'y connais suffisamment pour apprécier les chansons dans le vent. Aujourd'hui, Paris est à l'heure anglaise, que ça plaise ou non aux blousons noirs et autres loubards nostalgiques.

— Vous appelez ça être dans le vent, moi je dis plutôt faire la girouette, lança nonchalamment Gégé.

Sa façon lente de mâcher son chewing-gum, son regard noir et fixe, le faisaient paraître menaçant. Peut-être l'était-il ? Martine se leva précipitamment.

— Je pense qu'il est l'heure d'aller au cinéma, sinon nous allons rater la séance !

— Tu as raison, nous avons juste le temps de monter jusqu'au Grand Rex, renchérit Pierre qui devait regretter d'avoir réuni ces deux bandes apparemment incompatibles.

— On ne va pas partir sans régler les consommations. C'est peut-être dans leurs habitudes, mais pas dans les miennes, dit Bertrand en posant un billet de 10 francs sur la table.

— Tout est déjà réglé, sauf vos boissons, précisa Pierre.

Alexandra repoussa son lait fraise, soudain agacée par les manières désagréables de Bertrand.

— Je n'ai plus envie d'aller voir ce film, lança-t-elle, boudeuse.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu racontes ? Cela fait des semaines que nous attendons sa sortie, s'énerma Bertrand.

Max avait allumé une nouvelle cigarette et l'observait avec intérêt.

— Puisque je te dis que je ne veux pas y aller ! J'ai envie de voir *Un homme et une femme* qui est donné au Max-Linder.

— En voilà une idée ! Un film français en noir et blanc plutôt qu'un western en technicolor... Franchement, je me demande ce qui te passe par la tête, Alexandra.

— C'est le film qui a remporté la palme d'or à Cannes. Je suis curieuse de le découvrir, c'est tout.

Bertrand se leva en faisant brutalement grincer sa chaise.

— Ne compte pas sur moi pour t'accompagner.

— Tant pis, j'irai seule ! crâna Alexandra.

— Ne fais donc pas d'histoires, une fille ne va pas au cinéma toute seule ! Allez, quoi, on va voir Clint Eastwood ! encouragea Martine.

Alexandra était en train de se demander comment se sortir de ce bournier. Il était vrai qu'elle se faisait une joie de découvrir ce nouveau western de Sergio Leone, mais l'attitude méprisante de Bertrand l'avait écœurée. Elle ne pouvait plus le voir en peinture !

— Et pourquoi pas ? Je fais ce que je veux. Nous sommes en 1966.

— J'espère que tu plaisantes !

Max se leva à son tour, écrasa sa cigarette et épousseta son blouson en daim Camel.

— Ne nous énervons pas. J'irai avec Alexandra. Ça fait une paye que je meurs d'envie de voir *Un homme et une femme*.

Maurice, Gégé et Joe le dévisagèrent avec des yeux ronds.

— Sans blague, Max ?

Max ne plaisantait pas. Le plus sérieusement du monde, il se tourna vers Alexandra.

— On y va ?

C'était un défi. Allait-elle vraiment planter son petit ami pour aller voir un film d'amour en tête à tête avec un parfait inconnu ? Alexandra pesa le pour et le contre. Tout son être brûlait d'envoyer valser les conventions pour s'en aller avec le trop séduisant Max et son sourire ravageur. Mais le désir de ne pas être mal jugée la retenait. Qu'allaient-ils tous penser d'elle ? Bertrand serait furieux et ne souhaiterait sans doute pas poursuivre leur relation. Ses copains la mépriseraient, Martine s'empresserait de colporter ce ragot croustillant dans toute la classe. Les amis de Max la prendraient pour une fille facile.

Et puis zut ! Elle était libre, après tout. Son père n'en saurait rien, sa mère n'était plus là pour lui dire quoi que ce soit.

Elle s'approcha du beau brun qui la fixait intensément, attendant sa décision, et, sans prononcer un mot, se mit à marcher en regardant droit devant elle, le cœur battant, sidérée par sa propre audace. Max lui emboîta le pas. Côte à côte, ils remontèrent le boulevard Montmartre en direction du Max-Linder, sous le regard médusé de leurs copains.